

## *Un instituteur de campagne, suite...*

Nous nous demandions récemment quelle était la personnalité de Jean-Laurent Joubeaux, décédé à Plumaugat au XIXe siècle. Cet ancien professeur faisait figure de philosophe des champs et sa disparition avait trouvé un écho dans la presse locale d'alors.

La parution de cet article sur le site de Plumaugat Patrimoine a rappelé des souvenirs à quelques Plumaugataises de 2023, qui ont reconnu en lui un de leurs aïeux. Grâce à celles-ci, voici un certain nombre de détails sur la vie de Jean-Laurent.

Né à Plumaugat le 12 février 1796, Jean-Laurent a laissé une nombreuse descendance. Parmi ses héritiers plus ou moins lointains, Marie Thomas et Robert Joubeaux ont, à des périodes différentes, écrit sur leur famille : Marie Thomas, une religieuse, a laissé des *Mémoires sur la famille Joubeaux*, et Robert Joubeaux nous a transmis une *Histoire de la famille Joubeaux* en 2003.

Si la première a pu transcrire des épisodes rapportés par ses interlocuteurs âgés de la famille, le second s'est attaché à suivre une méthode rigoureuse pour décrire les différentes générations. Le travail de l'une et de l'autre, associé aux possibilités actuelles de recherches, nous permet d'ébaucher un portrait de leur ancêtre.

---

Le père de Jean-Laurent est de La Chesnaie en Plumaugat. Laurent Mathurin Joubeaux y est né le 17 janvier 1769. Sa famille venait de Saint-Jouan-de-l'Isle, dans une lignée remontant au moins à 1642. Le 11 octobre 1791, il épouse Anne-Marie Davy, de La Ville Geffray en Lanrelas. Le jeune couple s'installe d'abord au Champ Marzin à Plumaugat, avant de s'implanter au Léez, où Laurent, comme beaucoup d'artisans de l'époque, exerce une double profession : laboureur et menuisier. La famille s'est rapidement agrandie et leur fils Jean-Laurent, à 6 ans, compte 6 frères et sœurs en 1807. C'est à cette date que Laurent décède, en novembre, âgé seulement de 38 ans.

Anne-Marie, restée veuve, semble s'être attelée à la tâche de gérer au mieux les biens familiaux pour assurer l'avenir de ses enfants. Le couple possédait des biens immobiliers et des terres. Avec ses revenus, Anne-Marie peut envoyer Jean-Laurent au collège des Cordeliers à Dinan, celui où étudiaient notamment les jeunes garçons que leurs familles destinaient à la prêtrise.



*Les Cordeliers, Dinan.*

C'est ainsi qu' à la fin de ses études, Jean-Laurent devient bachelier-es-lettres, titre très envié, dont il se prévaut avec fierté toute sa vie, notamment dans les documents officiels.

Le baccalauréat lui permettant d'exercer le métier d'instituteur sans passer par l'École Normale, il embrasse donc la profession et exerce à Plumaugat, où le trouve l'inspecteur de l'enquête Guizot en 1833 (voir la publication précédente) ; il est ensuite nommé à Saint-Jouan-de-l'Isle.

En 1828, Anne-Marie partage ses biens entre ses enfants. Jean-Laurent reçoit la maison du Léez et des terres au Champ-Marzin et aux Mottes-Blanches qu'il entreprend de cultiver avec passion.

Resté longtemps célibataire, Jean-Laurent se marie à 41 ans, le 24 juin 1837, avec Anastasie Béchu, dite Modeste (comme sa mère), 26 ans, née le 8 avril 1811. Il semble dès lors partager son temps entre son foyer de Plumaugat, au Léez, dans lequel son épouse élève les nombreux enfants qui vont naître, et les logements d'instituteurs de Saint Jouan, où il apparaît, seul, dans le recensement de 1851.

En 1850, la loi Falloux autorise la création des écoles libres. Quelques temps plus tard, Jean-Laurent, fâché avec sa hiérarchie, quitte son poste, regagne le domicile conjugal et entreprend de fonder sa propre école libre. En 1856, à la date du recensement quinquennal, il est de nouveau installé au Léez, avec femme et enfants. Il ouvre son école dans une annexe qu'il fait construire en prolongement de la maison d'habitation.

D'après ses descendants, Marie Thomas et Robert Jubeaux, Jean-Laurent aurait installé un pensionnat dans cette annexe, où il hébergeait des jeunes gens qui se destinaient à la prêtrise, en leur enseignant notamment le latin et le grec. Nous n'avons pas trouvé trace de ces pensionnaires au Léez dans les recensements de ces années-là. Dans la salle de classe, fréquentée uniquement par des garçons, il réservait une table au premier rang pour ses filles qu'il voulait instruire au moins des rudiments scolaires.

Parallèlement à son métier d'enseignant, Jean-Laurent restait cultivateur dans l'âme, d'après Marie Thomas, « *faisant du charroi jusqu'à la Motte-Blanche avec une petite vache attelée qui faisait sensation au pays où l'on attelait des chevaux* ». Il entraîne son fils Laurent dans cette passion et crée avec lui un très beau jardin où ils acclimatent des arbres et des plantes inconnus dans la contrée. Il introduit ainsi à Plumaugat la culture des Cols-Verts, une variété de carottes fourragères.



*Attelage de vache, XXe siècle. CPA.*

Sous le pseudonyme de Philadelphie Agricola, il publie à compte d'auteur, peut-être avec Laurent, un traité d'agriculture « *Le Petit cultivateur breton* » paru chez Bazouge, imprimeur-

éditeur à Dinan en 1871. Il promet, dans l'introduction, de le vendre au prix le plus bas possible afin d'en faciliter l'accès à tous. Ses chevaux de bataille : la nécessité pour le cultivateur d'avoir la volonté de toujours faire mieux, le soin à apporter aux prairies et au fumier, la nécessaire collaboration entre agriculteurs pour s'épauler et échanger les savoirs et les techniques ; enfin, la supériorité du métier de la terre sur les autres professions.

Un passage de cette introduction en dit long sur les principes et convictions politiques du personnage : « *Qui paie les contributions ? En grande partie le laboureur. Qui donne son sang pour la patrie ? Encore le laboureur, car dans les villes la moitié au moins des jeunes gens qui tirent au sort sont rachitiques, malingres, débiles, portant dans leurs veines les tristes effets de l'inconduite de leurs parents, et quelquefois eux-mêmes, à vingt ans, vieux de débauche et tout cassés, ils ne sont pas capables de porter un fusil pour défendre contre l'étranger le jeune laboureur de qui ils tiennent le pain de chaque jour.* »

Marie Thomas raconte dans ses Mémoires que Jean-Laurent, nostalgique de l'ancien régime, était farouchement anti-républicain : « *Lorsque le recteur entamait la prière que la loi l'obligeait à réciter à la fin de la messe dominicale « Domine, salvam fac Rem Publicam », « Seigneur, protège la République », il quittait son banc et, remettant ostensiblement son chapeau, il regagnait la sortie de l'église, entraînant femme et enfants dans son sillage.* »

Jean-Laurent Joubaux est décédé le 8 août 1879 à Plumaugat. C'est Laurent, son fils, qui vient déclarer le décès en mairie le lendemain, accompagné de Guillaume Chevalier, domicilié au Chemin du Péché. Tous deux sont laboureurs.



*Le laboureur Van Gogh 1884. V d Heydt Museum.*

*Merci Claudine !*